



Pourquoi on ne laisse pas la nature tranquille?

Aider les jeunes à se réconcilier avec leur nature profonde à l'aide de l'enseignement en plein air.

Par **Bret Horwood**

Traduit par **Anthony Labrecque Robillard**

« Pourquoi on ne laisse pas la nature tranquille? », s'écrie Sally, la petite sœur de Charlie Brown, assise dans l'autobus, en direction du camp d'été. C'est une bonne question que se pose ce personnage, mais qui reste sans réponse dans la bande dessinée. Il existe néanmoins plusieurs façons d'y répondre, et la plupart des éducateurs adeptes de l'enseignement en plein air ont pour habitude d'adapter leurs réponses en fonction des circonstances. Dans cet article, je proposerai une solution originale basée sur le besoin urgent des jeunes adultes de renouer avec la nature.

Si Sally Brown est née femme des cavernes, selon la définition de R. D. Laing, elle s'est transformée entre temps en véritable extraterrestre du 21e siècle.

À la lumière de son expérience, Sally Brown pense qu'il existe deux mondes : le monde intérieur et le monde extérieur. Elle ignore la provenance de la nourriture et de l'eau qu'elle consomme, de l'air qu'elle respire ou même du toit qui l'abrite. Les excursions scolaires ne lui ont jamais permis d'établir que la distinction entre le monde extérieur et le monde intérieur n'est qu'une illusion. On ne lui a pas encore inculqué que tous les gestes que nous commettons perturbent notre monde. Au contraire, tout ce qui lui reste de son expérience est une profonde aversion pour le

plein air. Si Sally Brown est née femme des cavernes, selon la définition de R. D. Laing, elle s'est transformée entre temps en véritable extraterrestre du 21^e siècle. Pour devenir profondément humaine et coexister paisiblement avec son environnement, elle devra subir une nouvelle transformation.

L'enseignement en plein air vise particulièrement ces milliers de Sally Brown. Elles doivent impérativement apprendre à connaître, aimer et chérir la nature dont elles font partie, tout en la respectant. Cet enseignement va plus loin que l'acquisition de notions. Il inclut les aspects intellectuels (la connaissance) et émotionnels (l'affection) de l'apprentissage, tout en explorant les effets qui résultent d'une formation exhaustive (l'admiration et le respect).

L'enseignement en plein air est l'unique moyen pour les gens de retrouver leur identité préhistorique. Cet enseignement peut leur montrer qu'ils font partie intégrante de la nature et que leur vie a les mêmes fondements que celle des wombats ou des gommiers. Un enseignement en classe ne permet pas d'aborder ce principe essentiel qui fait d'un humain un humain.

Les anglophones utilisent le mot « wild » de différentes façons. Il peut avoir en effet le sens de « sauvage », comme dans l'expression « She's a wild one, she is » (dans le sens de « indisciplinée » ou « rebelle »), ou celui de s'affranchir de ses responsabilités et d'embrasser sa liberté, comme dans « The call of the wild » (« l'appel de la nature »). Il peut aussi avoir une connotation négative s'il évoque ce qui n'a pas été ordonné ou « civilisé », comme lorsqu'on utilise la métaphore « a wild tangle of vegetation » pour parler de la forêt tropicale humide à l'état vierge. Néanmoins, les animaux et les plantes sauvages ne vivent pas dans le chaos; ils obéissent aux lois de la nature, dont les

sciences naturelles, comme l'écologie, ne nous offrent qu'une compréhension partielle. Ils doivent se soumettre aux lois et aux règles de la biosphère. Tous les animaux sont la proie d'un prédateur et toutes les plantes sont vulnérables au feu et à la destruction. Ils ne peuvent déroger aux lois universelles de la vie et de la mort, à la règle du « manger ou être mangé ».

Les plus anciens témoignages et archives que nous possédons montrent que nos lointains et farouches ancêtres devaient obéir rigoureusement à des lois naturelles et culturelles. De nos jours, l'interprétation occidentale de « wild » comme voulant dire « sauvage » vient d'une croyance populaire erronée qui veut que plus une personne s'éloigne de la nature, plus elle est supérieure. Le fait d'être un citoyen en marge de la nature, réfractaire à son instinct sauvage, a toujours été une qualité, et le demeure aujourd'hui. C'est précisément le cas de Sally Brown.

Quant à moi, je pense que « wild » renvoie plutôt à une certaine liberté qui nous permet d'être nous-

mêmes. Dans ce sens, un pommier sauvage peut décider d'être la quintessence des pommiers, même s'il est nouveau, rabougri et qu'il n'a jamais été taillé. De plus, le comportement d'un gorille à l'état sauvage reflète la vraie nature de ces animaux. Il est donc différent du gorille vivant dans un zoo, enfermé entre des clôtures et dans un environnement artificiel, tributaire des autres pour la nourriture, la protection et la socialisation dont il a besoin, et qui ne peut donc pas agir comme un gorille en liberté.

L'état sauvage comprend aussi des désavantages : la vie peut être courte et finir tragiquement. Être un pommier, un gorille, ou même un humain à part entière comporte son lot de risques et

d'incertitudes. Pourtant, puisque la nature accepte la manière dont le monde est régi, l'état sauvage accompagne naturellement la vie et la mort. Ce



cheminement représente bien l'idée de sagesse terrestre (« The Way of Earthly Wisdom ») proposée par Warwick Fox, qui désigne la manière dont la biosphère s'est maintenue en vie et s'est régénérée depuis des milliers et des milliers d'années.

Tout cela nous convient parfaitement lorsqu'il s'agit de pommiers et de gorilles, mais qu'arrive-t-il lorsque les humains entrent en jeu? C'est une erreur de notre part de rejeter notre nature animale. Après tout, nous ne sommes qu'une espèce sauvage parmi des millions d'autres sur la planète. Nous ne sommes pas si différents de nos

lointains ancêtres : nous avons les mêmes mains, les mêmes têtes et les mêmes cœurs. Nous avons émergé d'un monde, tel son prolongement, et nous y avons vécu en harmonie la majeure partie de notre

histoire. Ce n'est que récemment que la cupidité et l'appât du gain nous ont poussés à l'aliénation et nous ont détournés de la voie naturelle. La bonne nouvelle, c'est que nos fous rires, notre talent artistique, notre capacité à aimer, en d'autres mots tout ce qui nous rend heureux d'être humains, étaient des caractéristiques connues de nos ancêtres et sont tout à fait compatibles avec la redécouverte de notre état sauvage.

Lorsque nous renouons avec ce dernier, nous apprenons (ou réapprenons), dans les limites des lois de la nature et de notre propre humanité, à redevenir pleinement humains. Nous découvrons qui nous sommes vraiment au plus profond de notre être et acquérons des croyances viables sur notre origine. Nous comprenons aussi quelle est notre voie dans la vie, en harmonie avec la nature. Ces principes devraient être considérés comme une avancée et non une régression vers un passé sombre et douteux. L'enseignement en plein air est la seule composante du système d'éducation dans le cadre de laquelle on peut enseigner ces leçons cruciales aux jeunes.

À quoi ressemblent les programmes d'enseignement en plein air qui tentent de rapprocher des jeunes gens coupés de leur état sauvage? Ils sont constitués de quatre thèmes, que j'expliquerai brièvement et que j'ai nommés de la façon suivante :

les liens avec la Terre, les histoires, l'émerveillement et l'identification personnelle.

Les liens avec la Terre comportent des activités qui poussent les élèves à établir des relations étroites, intimes avec leur environnement immédiat. En général, les élèves pensent que la nourriture provient de boîtes de conserve ou d'emballages divers. Les modules relatifs à ce principe leur proposent d'interagir avec leur nourriture dès le tout début de la chaîne de production. Les jeunes récoltent donc leurs propres pommes de terre, cueillent leurs propres

fruits, cuisent leur propre pain et tuent même leur propre gibier. Comment pouvons-nous prétendre connaître la nature qui nous entoure si nous ne comprenons et n'honorons pas le sang versé pour nous nourrir? Comme le soutient Gary Snyder : « On

commence par vénérer la créature, puis on la tue et on la mange. » En outre, les élèves, même les plus jeunes, savent au moins que ce que l'on nomme « jambon » est en fait une cuisse de cochon fumée et salée et qu'il est important d'apprécier le labeur que constitue la préparation de notre nourriture.

La nourriture et l'alimentation ne sont que des exemples des notions qui se retrouvent dans les liens avec la Terre. Ainsi, les élèves peuvent, par exemple, comprendre l'origine de l'eau, et analyser l'énergie requise pour son déplacement. Dans le but de prendre toute la mesure de notre rapport à l'eau, les jeunes devraient aussi savoir où se rendent les eaux usées. Il est banal de dire que tout est lié, mais lorsque nous expérimentons concrètement cette corrélation, l'enseignement prend une tout autre dimension.

La présentation des liens avec la Terre, qui symbolisent la technologie mise quotidiennement au service des choses de l'existence, se fait d'habitude lorsque les élèves commencent à faire l'expérience et à saisir toute l'ampleur des réponses à ces deux questions : d'où est-ce que ça vient? Où est-ce que ça s'en va?

Les histoires, ce sont la description et l'explication que nous donnons du monde qui nous entoure. Elles sont toujours basées sur des observations et plus elles sont précises, mieux c'est. De nos jours, les histoires

Lorsque nous renouons avec ce dernier, nous apprenons (ou réapprenons), dans les limites des lois de la nature et de notre propre humanité, à redevenir pleinement humains.

anciennes sont appelées des « mythes », et les histoires modernes, la « science ». Je ne fais pas de distinction entre les deux, car peu importe s'il s'agisse d'histoires vieilles ou récentes, elles façonnent nos représentations du monde et nous y attribuent une place. Lorsqu'on la conçoit comme une histoire ayant émergé à la suite d'observations rigoureuses, la science témoigne avec force de notre épanouissement dans la nature et de notre parenté avec les autres espèces vivantes. Dans ce contexte, le programme d'enseignement en plein air n'emploie pas la science dans le but de nous isoler du monde. Au contraire, il l'emploie pour nous en rapprocher davantage.

En général, le programme présente les histoires au moment où le travail d'observation et d'explication s'effectue dans un contexte narratif autour du fonctionnement de notre monde et de notre place en son sein. D'autres récits analogues sont aussi présentés et valorisés.

L'émerveillement, qui peut être plus compliqué à transmettre, est un élément plus subtil du programme. Parfois difficile à expliquer à nos autorités scolaires intraitables, l'émerveillement se rapproche de ce que Steve van Matre, dans les ressources pédagogiques de son Institute for Earth Education, qualifie de « magie ». Cette magie renvoie à l'envoûtant sentiment d'émerveillement que chacun ressent devant les surprises que la nature lui réserve.

Charity James, une enseignante anglaise méconnue, appelle cette douce et heureuse rencontre « un dialogue ». Néanmoins, l'émerveillement requiert du silence et de la solitude. En effet, il ne doit pas y avoir de distractions lors d'un « dialogue » avec un végétal. Les élèves passent donc du temps seuls dans la nature. La durée et la fréquence de cette activité sont déterminées selon l'âge et l'état de préparation des enfants. En règle générale, l'émerveillement est introduit dans les programmes au moment où les jeunes ont l'âge de ressentir une certaine stupéfaction à l'idée d'être en vie et où une certaine conscience de l'environnement s'éveille en eux. L'émerveillement est toujours un état difficile à atteindre.

L'identification personnelle résulte des trois autres enseignements. Elle consiste à étendre la conscience que l'on a de soi au-delà de son corps. Il s'agit de reconnaître que les éléments de l'environnement

immédiat, perçus auparavant comme « extérieurs », font en réalité partie de soi. L'identification personnelle s'axe davantage sur le voyage que sur la destination, l'objectif étant simplement que les élèves commencent à ressentir ce genre de sensations, aussi fugaces soient-elles, qu'ils sachent comment continuer leur apprentissage et qu'ils aient la volonté de le faire. Il est impossible pour une personne qui développe une identification personnelle d'être en marge. Lorsque Sally Brown amorcera ce processus, elle n'aura qu'une envie : être dehors!

L'enseignement en plein air doit absolument comporter ces quatre thèmes. Pris séparément, ils accentuent le sentiment d'aliénation. Quelqu'un qui se concentre uniquement sur les liens avec la Terre deviendra un exploiteur, un pro du « je dégrade et je me sers ». La science, prise seule, peut former des pollueurs plus intelligents. Les gens qui ciblent seulement l'émerveillement deviendront d'inoffensifs illuminés, trop centrés sur leur nombril pour entendre les gémissements d'un monde que l'on extermine. Enfin, l'identification personnelle est inatteignable sans les autres enseignements.

« Pourquoi on ne laisse pas la nature tranquille? » Parce que le monde extérieur est le même que celui de l'intérieur et que nous sommes ce monde. Pour s'en rendre compte, encore faut-il sortir de la ville.

Bert Horwood est un praticien de l'enseignement en plein air à la retraite et professeur émérite de l'Université Queen's à Kingston, en Ontario.

Anthony Labrecque Robillard est un étudiant en traduction professionnelle, programme COOP, de l'Université de Sherbrooke. Il a d'abord étudié en droit, avant de se tourner vers la traduction. Il a fait un stage à Lionbridge Canada inc, un cabinet de traduction.